

MARIANNIC

DEUXIÈME PARTIE

I

PAR ANDRE THEURIET

(Suite)

—Si fait, répliqua bravement Yves Cormier, vous le pouvez, car je vais, moi, solliciter une faveur autrement importante, et qu'il dépend de vous de m'accorder.

—Je ne comprends pas, dit Tanguy de Tromelin un peu inquiet ; enfin expliquez-vous, et si je puis vous être utile, je me mettrai tout à votre service.

—Eh bien, monsieur de Tromelin, voici, reprit Yves tout d'une haleine, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Marianne...

—Plait-il ? interrompit le gentilhomme ébaubi, la main de ma fille, et pour qui donc ?

—Pour moi, naturellement... J'aime Mlle Marianne ; elle a bien voulu me témoigner la même affection et m'a autorisé à vous prier, ce soir, de consentir à notre mariage...

M. de Tromelin eut un violent haut-le-corps.

—Ha ! ha !... en vérité !

Il déposa sa pipe sur la table, et, fixant un regard ironique sur le malheureux artiste qui sentit du coup sa confiante audace fondre comme neige au soleil :

—Monsieur Yves Cormier, commença-t-il froidement, me croyez-vous un homme de bon sens, jouissant de toutes ses facultés ?

—Certes, monsieur !...

—En ce cas, vous figurez-vous qu'un homme sensé, prévoyant et pratique, puisse donner tranquillement sa fille unique à un garçon qui n'est pas de son monde, qui n'a ni patrimoine ni revenu assuré et qui, de plus, mène la vie nomade d'un artiste ?... Non, n'est-ce pas ?... Par conséquent, n'en parlons plus !... Vous êtes assez intelligent pour comprendre que vous m'offenseriez en insistant.

—Il suffit, monsieur, répliqua sarcastiquement Yves dont l'orgueil meurtri saignait au vif. Je pourrais vous répondre que je ne suis pas le premier venu, que j'ai du talent et qu'un jour je gagnerai assez d'argent pour rendre votre fille heureuse... mais vous avez raison, nous ne sommes pas du même monde et nous ne voyons pas les choses de la même façon... Je n'ai plus qu'à me retirer.

Il faisait déjà quelques pas vers la porte... M. de Tromelin l'arrêta :

—Quant à cette amourette dont vous me parlez, ajouta-t-il, et qui est un pur enfantillage, je vous estime trop galant homme pour que vous vous obstiniez à l'encourager... Je compte donc que vous quitterez le pays sans tarder et sans revoir Mlle de Tromelin.

—Je partirai dès demain, rassurez-vous ! riposta fièrement le peintre, et il sortit.

Au moment où, navré mais plus encore humilié et blessé, Yves traversait la cour et s'engageait dans l'avenue de hêtres, vaguement éclairée par la lune naissante, une forme féminine s'élança vers lui et il reconnut Mariannic.

—Eh bien ?... interrogea la jeune fille, qui depuis une demi-heure, le cœur battant, guettait le passage de son ami.

—Eh bien ! répondit le peintre avec amertume, ce que je présentais est arrivé... Votre père m'a jugé indigne de lui et de vous ; il m'a mis à la porte et m'a défendu de vous revoir... Mariannic chérie, il faut nous dire adieu... Je partirai demain !

Sans pouvoir prononcer une parole, Mariannic lui avait saisi les mains et il sentait, toutes chaudes sur les siennes, tomber les larmes de la jeune fille.

—Yves, dit-elle enfin d'une voix étranglée, aucune volonté ne pourra vous arracher de mon cœur... De loin comme de près, je serai toujours vôtre... Je vous aime, je vous écrirai... Ne m'oubliez pas et ne désespérons de rien.

Puis, attendri, emporté par un mouvement de passion, comme Yves cherchait à l'entourer de ses bras, elle lui donna un rapide baiser sur le front, se dégagea doucement et s'enfuit dans la direction de Kerdouarnec.

Le 30 avril 1874, jour du vernissage, un groupe d'artistes et d'amateurs stationnait devant une toile accrochée sur la cimaise, dans une des salles voisines du Salon carré. Le tableau représentait un vieux mendiant cornouaillais aux longs cheveux gris épars sur sa veste bleue. Très las, appuyé sur son bâton, il était assis au pied d'un calvaire en ruine, à l'extrémité d'une allée de trembles, dont on voyait fuir les fûts blanchâtres et s'entrecroiser les ramures à demi effeuillées. Il y avait dans cette toile une rare habileté d'exécution, une subtile pénétration de l'âme bretonne, avec un rien de sentimentalité. Le dessin était spirituel ; la couleur d'une tonalité claire et fine : l'ensemble séduisait par une savoureuse sincérité. Aussi le groupe des curieux ne ménageait-il pas à l'œuvre les formules louangeuses. C'est d'un sentiment exquis ! Et franchement peint, sans ficelles. Le bonhomme est vivant et joliment enveloppé dans cette atmosphère brumeuse. Ça sent-il assez l'automne !... On jurerait qu'on voit les feuilles tombantes voltiger lentement dans l'air. Mes enfants, ajoutait un critique, ça dégote rudement les peintres de l'Institut qui font du paysage en chambre ! De qui est-ce ? D'un jeune, parbleu !

On feuilletait le livret et quelqu'un lisait à voix haute :

« Cormier (Yves), né à Quimperlé (Finistère), élève de M. Cabanel.—*L'Allée Sainte-Croix, Ploa-ré, matin d'automne.* »

Les indifférents, en vrais moutons de Panurge, s'attroupaient à leur tour. Parfois un peintre arrêta un camarade au passage et lui cria :

—Mon cher, viens voir ça !... Epatant, hein ? Et c'est d'un élève de Cabanel... En voilà un qui ne doit rien à son maître !

Au plaisir d'acclamer un talent nouveau, la plupart des gens du métier n'étaient pas fâchés de joindre la satisfaction de se servir du nom d'un débutant pour cogner sur la réputation des peintres arrivés. Pendant toute l'après-midi, on se coudoya devant le vieux mendiant de l'*Allée Sainte-Croix* et les groupes sympathiques se renouvelèrent sans intervalles. Yves Cormier, en personne, qui depuis le matin errait timidement aux alentours de sa toile, n'en croyait ni à ses yeux ni à ses oreilles. Tapi derrière le dossier d'une banquette, il écoutait avec délices les éloges qu'on prodiguait à sa peinture. Il goûtait avec délectation ces prémices de la gloire qui, au dire de Vauvenargues, " sont plus douces que les feux de l'aurore. "

Depuis sa déconvenue de Kerdouarnec, six ans s'étaient écoulés, six années d'isolement, de déceptions et de malencontre. Après avoir été si brutalement congédié par M. de Tromelin, il était revenu piteusement à Paris et avait cherché dans le travail la consolation de sa mésaventure.

Dès sa réinstallation, il avait reçu coup sur coup deux lettres de Mariannic et s'était d'abord promis d'y répondre ; mais la lutte pour gagner le pain quotidien lui avait fait différer de jour en jour sa réponse, et au bout d'un mois il s'était dit que peut-être valait-il mieux garder le silence. Il avait trouvé, d'ailleurs, pour excuser à ses propres yeux cette brutale rupture, un prétexte spécieux :—l'engagement pris envers M. de Tromelin de ne plus revoir Mariannic.— Comme au demeurant, la blessure reçue à Ploa-ré avait plus atteint son amour-propre que son cœur, l'oubli était venu insensiblement. Ses désirs ambitieux s'étaient renforcés à mesure que sa passion s'affaiblissait. Maintenant plus que jamais il voulait arriver au succès et à la fortune, ne fût-ce que pour se venger des dédains du propriétaire de Kerdouarnec. Tous ses efforts se tendaient vers ce but unique : la réussite.

Malheureusement la destinée ne se pressait pas de le seconder. Au moment où il commençait à se sentir en pleine possession des secrets du métier et où il se préparait à exposer, la guerre de 1870 venait déranger ses combinaisons et déjouer ses espérances. Brave-ment, néanmoins, il s'était engagé dans un bataillon de mobiles, et il avait rempli ses devoirs de soldat. Au mois d'août 1871, lorsqu'il était rentré à Paris, il lui avait fallu rattraper le temps perdu, tenter de nouveaux efforts, se débattre au milieu des angoisses déprimantes de la pauvreté. Il se faisait l'effet d'une fourmi qui, traînant un fardeau trop lourd pour son faible corps, essaie d'escalader le mur qui la sépare de sa fourmilière et retombe à chaque instant un peu plus bas. Du moins, il avait la vaillance et l'obstination de la fourmi, et il ne se décourageait pas.

En 1873, il exposa enfin ; mais son tableau, accroché dans les frises, passa inaperçu. Seul, il venait l'examiner à loisir et constater consciencieusement les maladresses, les déféctuosités qui avaient nui au bon classement de l'œuvre. Avec acharnement, il se remettait à la besogne. Son entêtement breton lui servait. A chaque recommencement il montrait le poing à la destinée et lui criait : " Tu auras beau